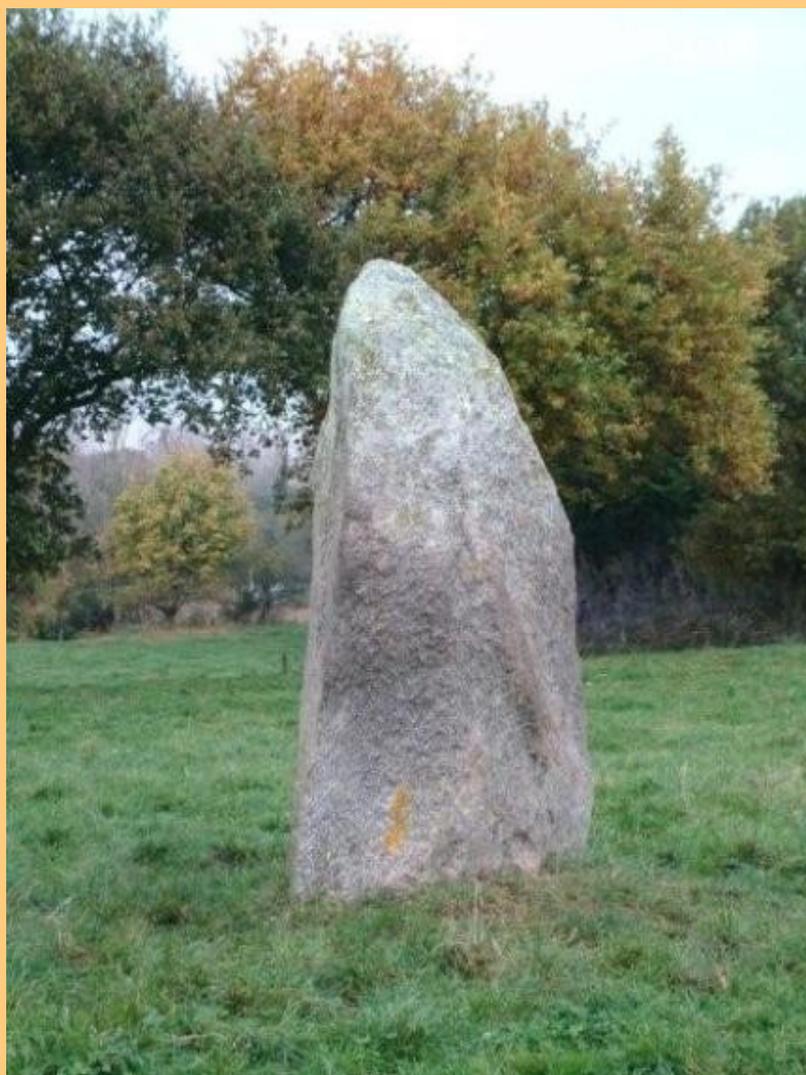




histoire et PATRIMOINE
de hillion

Bulletin n°12—Mars 2021



Menhir de Carquité

Organisation

Président Alain LAFROGNE
Responsable de la
publication Patrick CHANOT

Comité de rédaction
Jean GUINARD
François BOULAIRE
Jean-François Le MOUNIER
Danielle BECHENNEC
Pierre HILLION

Le présent bulletin en version
papier est en vente auprès de
l'association au prix de 5 euros



Photo de couverture
Menhir de Carquitté

Sommaire :»

Page 3 : Editorial

Page 4 : Journées du Patrimoine 2020

Page 5 : Mardis de la Presqu'île 2020

Assemblée générale 2020

Réunions physiques...puis virtuelles

Page 6 : Secours aux noyés en 1763

Page 8 : Le menhir de Carquitté

Page 10 : Le manoir des Vergers

Page 12 : Jean-Louis Guinard, missionnaire aux Fidji

**Page 16 : Jean Pascal, terre-neuvas de Hillion, et le naufrage du
Croisine**

Page 18 : Les lavandières de Hillion

Page 20 : La métairie de Lermot

Page 23 : Photo de classe Ecole publique Saint-René 1970

Page 24 : Sortie du livre : Leur Guerre d'Algérie

Cuisson d'un tau-
reau à Levuka
(Fidji)
Pages 12 à 16)



Crédits et participations

Janine Chanoine, Alain et Jacqueline Delanoë, Martine Ciofola, Maryvonne Chanot

Editorial



Maintenir le lien.

Aujourd'hui, alors que la planète entière se confine et s'isole, la solitude devient une maladie psychique, voire psychiatrique.

Les liens entre les générations, les familles, les entreprises, les écoles, les universités... se distendent et se brisent. Il devient primordial, vital, d'échanger et de se souvenir du sens du mot « *association* », du nom latin « *societas* » : communauté, compagnie, et du verbe « *sociare* » : faire partager, mettre en commun.

Le terme moderne de « réseaux » dits « sociaux » descend ni plus ni moins de ce vocable, et du souci permanent des Hommes, depuis la nuit des Temps, de rester connectés.

« *Il faut maintenir le lien* », comme dit Alain (pas le philosophe, mais Lafrogne, le président de notre association). Alors, fi de la pandémie ! HPH, en attendant ses opérations de terrain, se réunit désormais en virtuel. Et ça marche ! Nous étions douze, fin janvier, heureux d'échanger à nouveau, derrière nos écrans, sur notre passion commune : l'Histoire et le Patrimoine de Hillion.

Au sommaire de ce numéro 12 : quelle plus belle démonstration « *d'association* » que cette centaine d'hommes, rassemblés voilà près de 6 000 ans sur la presqu'île, dans un seul et unique projet : acheminer et lever une pierre de 10 tonnes à Carquitté. Souhaitaient-ils eux-mêmes se « *connecter* »... à leurs divinités ?

Autre article de ce bulletin : une chevauchée dans le Hillion médiéval pour retrouver les Villéon, seigneurs, entre autres lieux, du manoir des Vergers et du château des Marais.

Dans ce numéro 12 également, retrouvé dans un grenier des Ponts Neufs, l'étonnant testament d'un « *fil de Hillion* », Jean-Louis Guinard, prêtre missionnaire chez les « *indigènes cannibales* » des Fidji, à 17 000 km de l'école de Saint-René où Jean-Louis fut élève dans les années 1880.

Enfin, parmi les nombreux sujets traités dans ce numéro : un très bel hommage aux dernières lavandières de Hillion.

Le lavoir, cet indispensable « *espace de discussion* » dirait-on aujourd'hui, seul lieu de réunion des femmes, le « *journal parlé de la paroisse* » comme l'écrivait Pierre-Jakez Hélias.

Avec un rôle social capital : maintenir le lien.

Pierre Hillion

Journées du patrimoine 2020

Journées du Patrimoine

Fort du succès de l'organisation des Journées du Patrimoine en 2019 au château des Aubiers, nous avons souhaité renouveler l'expérience en 2020 en permettant aux habitants de découvrir le château des Marais et sa riche histoire.

Ayant obtenu l'accord du propriétaire pour réaliser des visites guidées, nous nous sommes mobilisés pour accueillir le public le samedi 19 et le dimanche 20 septembre dans l'après-midi.

L'accès au parc du château a pu se faire par la grille principale avec une sortie par la rabine des Marais.



L'intérieur du château n'était pas accessible au public. Les visites guidées commençaient devant le château construit à la fin du XIXe siècle sur une partie du château ancien dont on trouve encore des éléments dans l'actuel édifice. Sur ce site un manoir a été construit par Olivier de la Villéon au XVe siècle.

Plus de 170 visiteurs se sont succédé pour écouter Patrick Chanut évoquer avec brio l'histoire des lieux. Au cours de l'après-midi du dimanche, Danielle Béchenec a captivé les 390 visiteurs qui ne lui ont pas laissé de répit ! Alain Lafrogne a dû prendre brièvement le relais pour lui permet-



tre de souffler un peu... Les groupes de 20 à 50 personnes étaient ensuite dirigés vers la chapelle Saint Yves et saint Mathurin récemment restaurée. Ils y étaient accueillis pour une visite guidée, le samedi par Maryvonne Chanut et Philippe Bihet, le dimanche par Dany Guillaume et André Hellio.

Cet affluence a nécessité une forte mobilisation des adhérents et une préparation minutieuse. La logistique, la gestion du parking ont impliqué Ludovic Déron, Philippe Garreau, Dany Guillaume, Daniel Hamon, André Hellio, et Anabel Prigent.

Mardis de la Presqu'île 2020

La Fête hillionnaise « Folies en Baie » n'ayant pas eu lieu en 2020, nous avons décidé d'avoir un stand lors des Mardis de la Presqu'île afin de conserver une visibilité. Ces événements étaient hebdomadaires au cours des mois de juillet et août, en fin d'après-midi. Le stand de HPH, bien situé près de l'église Saint Jean-Baptiste, a connu une bonne fréquentation. Belles occasions de rencontres, de faire connaître l'association et de recueillir quelques nouvelles adhésions. Les ventes de livres et bulletins ont été nombreuses. Cette expérience intéressante sera renouvelée cette année.



Assemblée générale 2020

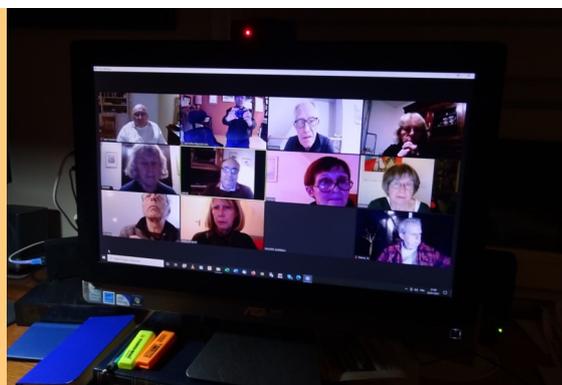
Elle s'est tenue le 9 octobre 2020, dans des conditions respectant les consignes sanitaires, dans cette ambiance particulière qui voyait monter les chiffres de la pandémie. 14 adhérents étaient présents et 18 avaient transmis une procuration, le quorum était atteint. Le Rapport d'activités a fait l'objet d'un exposé par le vice-président, Patrick Chanot, bien illustré par un diaporama. Puis le Président a présenté le Rapport Moral avec l'énoncé des perspectives pour l'exercice 2020-2021 concernant les recherches, les activités de terrain (prospections et visites), le collectage des mémoires contemporaines auquel nous sommes très attachés, l'évènementiel et la communication. Bien évidemment, toutes ces perspectives sont soumises à la levée des restrictions sanitaires ! Et nous y croyions sérieusement en ce mois d'octobre ! Le rapport financier a été présenté par Ludovic Déron. Tous ces rapports ont été approuvés.

Cette Assemblée Générale s'est terminée par le renouvellement du mandat de plusieurs membres du Conseil d'Administration et l'élection de Philippe Garreau comme trésorier en place de Ludovic Déron très sollicité par ailleurs qui a demandé à prendre le poste de trésorier-adjoint.

Réunions physiques... puis virtuelles

Comme toutes les associations, c'est avec de fortes contraintes sanitaires que la reprise des réunions s'est faite au début du mois de septembre. La salle de l'étage des Dunes étant relativement exiguë et surtout difficile à aérer, c'est dans le Foyer-bar de la Salle Palante que nous avons tenu nos réunions.

Hélas, le confinement décrété début novembre nous a obligés à tout arrêter. Au début du mois de janvier, il a été évident que les perspectives sanitaires ne s'amélioreraient pas avant plusieurs mois. Nous ne pouvions cesser toute relation entre les adhérents fidèles des réunions du mardi. Nous avons donc choisi de nous retrouver via des réunions virtuelles organisées avec Zoom. Pour permettre un déroulement maîtrisé de ces réunions, nous avons commencé en comité restreint. La deuxième réunion du 26 janvier a été élargie à quelques adhérents contributeurs des bulletins.



Secours aux noyés en 1763

La noyade, volontaire ou accidentelle représente déjà il y a 250 ans un problème de santé publique. A fortiori dans la baie de Saint-Brieuc, que, tous les jours, des gens traversaient pour se rendre de Hillion à Saint-Brieuc et retour.

Si les bases de la respiration artificielle sont déjà largement connues (assistance respiratoire par bouche-à-bouche, trachéotomie, ventilation artificielle), on préfère des procédés empiriques qui concernent la position du noyé, son réchauffement, la stimulation de son corps et en dernier recours l'indémorable saignée.

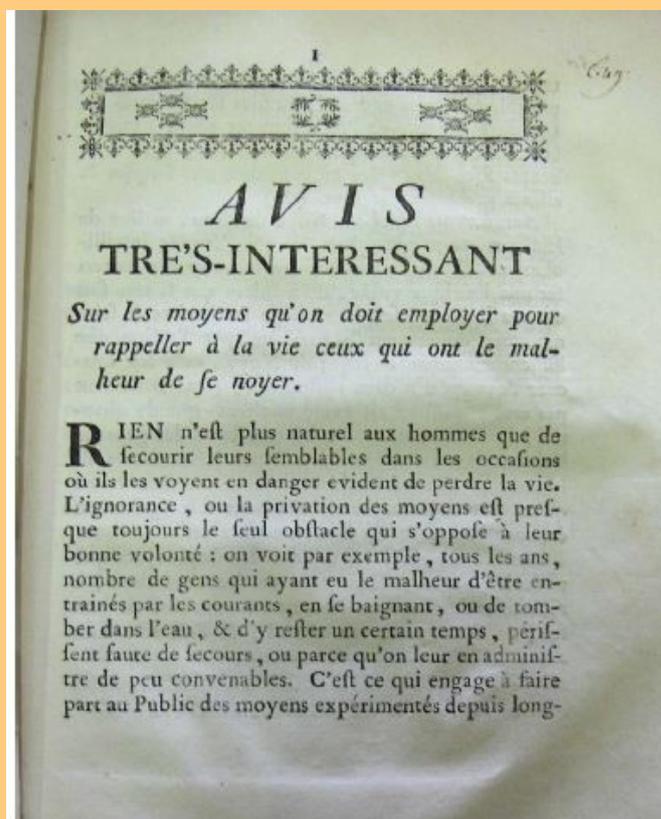
Voici un texte retrouvé aux Archives Départementales 22 émanant de l'amirauté de Saint Brieuc (cote B10) expliquant les méthodes de réanimation des noyés en 1763.

Avis très intéressant

Sur les moyens qu'on doit employer pour rappeler à la vie ceux qui ont le malheur de se noyer.

Rien n'est plus naturel aux hommes que de secourir leurs semblables dans les occasions où ils les voient en danger évident de perdre la vie. L'ignorance ou la privation des moyens est presque toujours le seul obstacle qui s'oppose à leur bonne volonté. On voit par exemple, tous les ans, nombre de gens qui ayant eu le malheur d'être entraînés par les courants, en se baignant, ou de tomber à l'eau, et d'y rester un certain temps, périssent faute de secours, ou parce qu'on leur en administre de peu convenables.

C'est ce qui engage à faire part au public des moyens expérimentés depuis longtemps et constamment suivis avec tout le succès possible en divers endroits, surtout sur les bords du lac de Genève, où l'on a souvent réussi à



rendre la vie à des hommes qui avaient resté jusqu'à huit heures sous l'eau. Ces moyens sont très simples et ainsi à pratiquer par tous.

Après avoir retiré un noyé de l'eau, au lieu de le suspendre par les pieds, ce qui l'étouffe infailliblement, il faut le coucher sur le ventre en travers sur une barrique vide, de manière que la tête soit un peu inclinée, se placer entre ses jambes et faire mouvoir doucement la barrique par l'action que lui communique le corps du noyé, cela fait évacuer l'eau qu'il a dans l'estomac (car il ne faut pas croire qu'il en ait avalé une très grande quantité, il a souvent moins bu que bien des gens ne boivent dans un repas d'une heure).



On peut aussi le coucher dans un tonneau défoncé des deux bouts, qu'on fait rouler, ce mouvement fait également évacuer l'eau, et est d'ailleurs fort utile.

Après cette opération qui doit être la plus prompte possible, on travaillera sans perdre un instant, à réchauffer le noyé en le mettant auprès d'un bon feu ou dans un lit très chaud, et l'on aura soin en le couvrant bien, de l'entretenir dans une chaleur convenable. On lui frotera très rudement la plante des pieds et les paumes des mains avec du gros sel. Si l'on a de l'eau-de-vie, après l'avoir fait chauffer, on en frotera les endroits les plus sensibles tels que les tempes, le dessous des bras, le creux de l'estomac et entre les cuisses.

On tachera d'irriter les fibres intérieures du nez avec les esprits volatils ou avec du vinaigre le plus violent, ou bien on y soufflera du tabac ou autres sternutatoires plus puissants.

Il faut ensuite souffler dans les intestins de la fumée de tabac qu'on tire d'une pipe, ce qui se fait en en remplissant la bouche, l'introduisant ensuite par le moyen d'une capulle ou d'une autre pipe dont on met le fourneau dans sa bouche, elle sert ainsi de tuyau.

Il est bon de faire avaler au noyé des liqueurs fortes, et à défaut, un peu d'urine chaude.

Des lavements purgatifs peuvent aussi être employés. Si l'on a un chirurgien à portée, il faut aussi faire une saignée, et l'on conseille de la faire de préférence à la jugulaire, pour dégager les veines du cerveau.

Ce qu'on recommande très expressément, c'est d'agiter sans cesse le noyé en le secouant continuellement, et de ne pas se rebuter si les premières tentatives ne réussissent pas, car on en a vu qui n'ont donné les



premiers signes de vie qu'après avoir été tourmenté pendant deux heures.

Quelle satisfaction, n'est-ce-pas, d'avoir rappelé un homme à la vie !

Comme on n'est pas toujours à portée d'avoir tous les secours qu'on vient d'indiquer, on avertit que les plus essentiels, et ceux qui très souvent suffisent, sont de vider l'estomac du noyé de la manière qu'on l'a enseigné, de le bien réchauffer sans perdre de temps, lui froisser la plante des pieds et les paumes des mains avec du sel, et lui introduire de la fumée de tabac dans les intestins.



L. Joubert de Collet

Lieutenant de police

1763 (14 mars)

Le menhir de Carquitté

La Bretagne est riche de mégalithes (dolmens, menhirs, allées couvertes) et de tumulus et cairns. Le Penthièvre ne fait pas exception. Ces structures érigées au cours du néolithique (- 5000 à -1800 ans avant JC), n'ont malheureusement laissé que peu de vestiges à Hillion et dans ses environs. Seul le menhir de Carquitté en est le témoin, car couché et enseveli, il a échappé à l'acharnement des autorités civiles et religieuses des siècles passés, et aussi à la recherche facile de matériaux de construction depuis plus de 150 ans.



Les recherches effectuées ces dernières années par notre association ont permis de retrouver la trace d'un dolmen situé au Champ Pletan, aujourd'hui disparu (voir bulletin N°5). Par analogie à ce qui est observé dans d'autres communes, la toponymie donne des indices sur la présence d'autres mégalithes à Hillion. Elle laisse à penser qu'il y aurait peut-être eu des mégalithes à la Pierre Blanche, la Roche-Bia, la Roche Blanche, la Roche Hénan. Un tumulus présumé a également été identifié sur le site de l'Etoile.

Ces mégalithes, les haches de pierre polie et les pointes de flèches qui ont été découvertes depuis le milieu du XIXe siècle sur la commune (à Crémur, l'Etoile...etc), sont autant de signes révélateurs de la sédentarisation de populations dès le Néolithique. Cette sédentarisation a été une véritable révolution, les humains qui étaient chasseurs et cueilleurs depuis l'aube de l'humanité, devenant principalement éleveurs et paysans, sans renoncer aux activités de chasse, pêche et cueillette qui deviennent complémentaires. Cette évolution qui s'est poursuivie pendant des millénaires, a

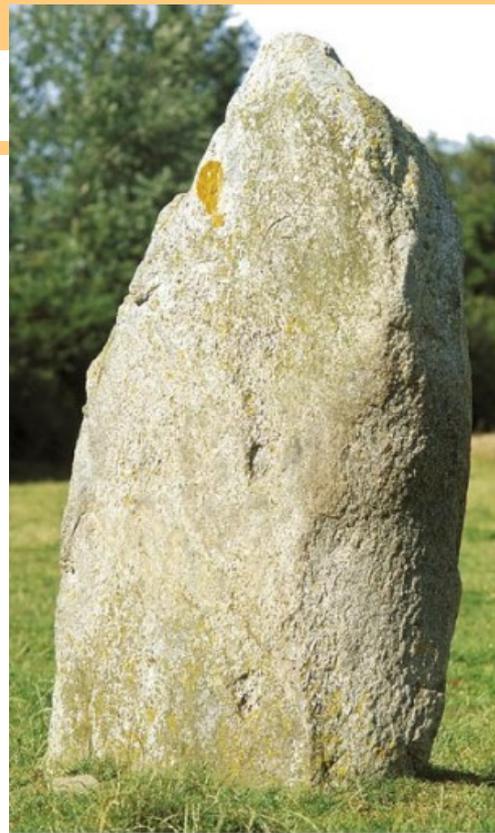
transformé les paysages. A Hillion, il faut imaginer que cela s'est traduit par le défrichement d'espaces boisés pour créer des champs et des prairies pour l'élevage. Ces populations n'étaient pas les humains frustrés des premières

ères de la préhistoire (paléolithique, mésolithique).

Physiquement, ils nous étaient semblables. Ils vivaient dans des maisons de bois et torchis et tissaient la laine et des fibres végétales diverses. Ils façonnaient des poteries et utilisaient des outils de pierre, polie ou non, pour des usages divers. Les recherches archéologiques récentes ont mis en évidence un habitat de la fin du néolithique au Champ du Pommier (cf bulletin N°4)

L'érection d'un mégalithe, d'un menhir comme celui de Carquitté, ne peut être réalisée que par une société structurée, motivée et dirigée par des chefs et responsables religieux pouvant mobiliser une population autour d'un projet nécessitant des travaux importants requérant un savoir-faire, une technicité remarquables. La communauté doit comporter suffisamment d'hommes adultes pour assurer le transport et la mise en place du mégalithe.

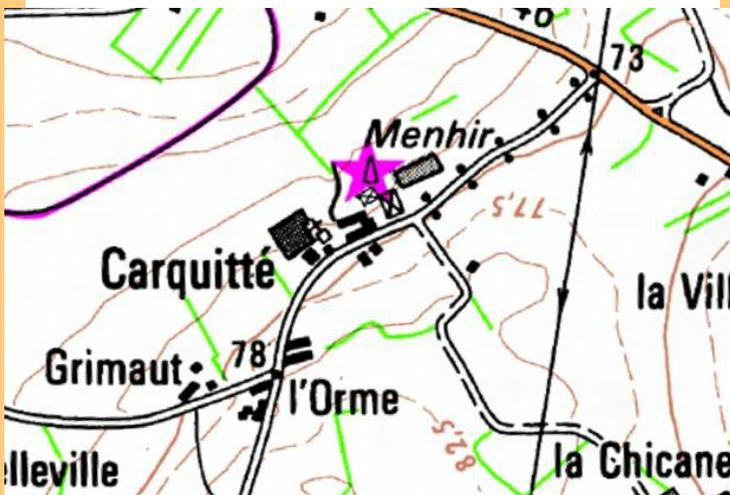
Dans le cas du menhir de Carquitté, compte-tenu de son poids (environ 10 tonnes), la présence de 50 à 100 hommes a sans doute été nécessaire. Cela suppose une population totale sur la commune de plusieurs centaines de personnes (adultes et enfants). Cela induit qu'à cette période très ancienne, le paysage de la commune était déjà bien modelé par les activités humaines : champs et prairies d'élevage,



chemins de liaisons entre les habitats, les champs, les zones de pêches et les territoires environnants, plus ou moins éloignés, comme celui de Morieux (avec sa voie néolithique arrivant à Saint Maurice) et, de Plussulien, site de production régionale de haches en dolérite.

La signification des menhirs n'a toujours pas trouvé d'explication indubitable. Ils servaient probablement de marqueurs géographiques pouvant indiquer la limite du territoire d'un clan, ou la présence d'une sépulture. On observe que les menhirs sont souvent placés sur des courants telluriques forts, des nœuds magnétiques (réseaux Hartmann et Curry) : ceci reste à vérifier pour le menhir de Carquitté. Ces ondes telluriques pouvaient engendrer des ondes bienfaites qu'auraient recherchées les thérapeutes et prêtres du néolithique.

Le menhir fut découvert couché en 1966 par Joseph Le Corguillé, près de Carquitté d'en bas, au cours de travaux de labours. Il a été redressé sur place au titre des interventions de sauvetage. Il a peut-être été abattu et enterré à l'époque gallo-romaine dont il reste de nombreux vestiges à proximité, car le menhir était enfoui sous une épaisse couche de sédiments.



1 Hillion, redressement du menhir de Carquitté-d'en-bas.

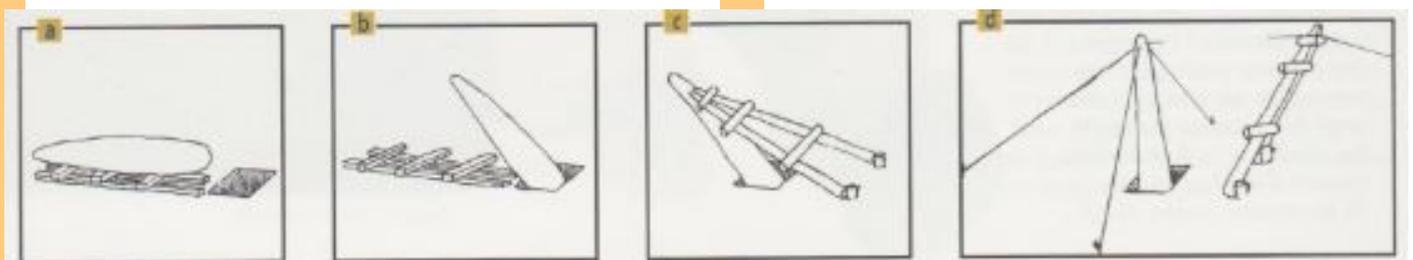
Il est constitué d'un bloc de granite brut de plus de 4 mètres de hauteur. Comme tous les mégalithes, il provient d'affleurements rocheux locaux. Plusieurs hypothèses sont envisageables : les affleurements proches du Champ Oisel ou de la roche Hénan ou ceux de la rive gauche de la vallée du Gouessant, située à environ 1 km à vol d'oiseau, sur lequel on observe de gros blocs granitiques. Ces hypothèses sont à confirmer par une étude géologique.

La technique d'extraction est connue : un bloc est repéré de la taille souhaitée, compte-tenu des possibilités de transport. Il peut être soit isolé, soit provenir d'un affleurement rocheux, et dans ce cas l'extraction est effectuée par la méthode de coins de bois gonflés avec de l'eau.

De ce fait, les mégalithes présentent des surfaces arrondies, relativement polies par les intempéries au cours des millénaires, la surface de détachement étant rugueuse. Il semble bien que ce soit le cas pour le menhir de Carquitté. Du fait que le menhir a été relevé, on ne dispose pas d'information sur la fosse de calage qui, souvent contient des charbons de bois et des tessons de poteries qui permettent une datation.

Hauteur 2,30m (4,10m avec la partie enterrée)- Largeur 1,60 m – Poids : environ 10 tonnes

AL



Extrait de « Sur les traces des premiers hommes –Ouest Cornouailles, par Yann Férec

Le manoir des Vergers

Le manoir des Vergers situé au cœur du bourg de Saint-René a été construit au milieu du XV^e siècle par Jean de la Villéon fils de Thomas de la Villéon, ce dernier né en 1387. A la même époque, son cousin Olivier de la Villéon, sieur du Bourg neuf, fils de Olivier de la Villéon et Gillette de Hillion des Marais, fait construire le château des Marais. Ce château restera dans la famille de la Villéon jusqu'au XVIII^e siècle et sera détruit vers 1895 par les propriétaires de l'époque pour construire le château actuel.



Bataille de Mansourah

Les deux branches de la Villéon tiennent leur noblesse de leur ancêtre illustre (leur trisaïeul) Mathieu de la Villéon, compagnon de Saint Louis pendant la septième croisade et qui décéda dans la bataille funeste de Mansourah (Egypte) en février 1250. Ce Mathieu de la Villéon pourrait être un chevalier templier ou de l'ordre des Hospitaliers de Jérusalem, ce qui explique la particularité de la forme des cheminées du manoir des Vergers

Le chiffre « 8 » a une importance chez les templiers.

Cette forme serait l'application de l'arithmétique mystique enseignée par les Pères. Mais pour comprendre la signification symbolique du chiffre 8, il faut connaître la signification du chiffre 7 qui est l'union du chiffre 4, chiffre du monde terrestre et de 3, chiffre du monde divin. Le corps est composé de quatre éléments et l'âme de trois éléments à l'image de la Trinité. 7 est donc le chiffre de l'homme. Venant après le 7, le 8 est un affranchissement, il annonce une vie nouvelle, il est l'octave en musique par lequel tout recommence.

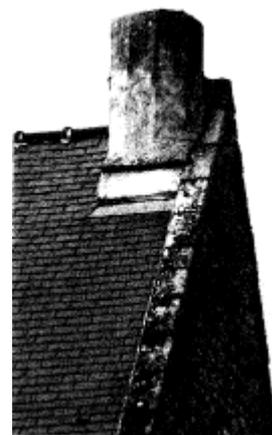
D'autres origines possibles de la forme 8 : la rouelle à huit rayons des chevaliers de la table ronde, l'étoile de Bethléem, les huit cercles de la croix druidique.

On trouve ce type de cheminée dans la région au manoir de la Ville Andon à Plélo, qui fut construit à la même époque que les Vergers par Jean Botherel, descendant de Geoffroy



Botherel, lui aussi chevalier participant à la septième croisade. Difficile de ne pas voir un lien dans ces coïncidences.

Le blason de la famille de la Villéon représente un buisson de houx, rappelant un attachement important aux valeurs chrétiennes. Le houx symbolise le buisson ardent apparu à Moïse et évoquant la présence de Dieu ou également la couronne d'épines de Jésus. Le houx est une plante réputée protéger des sorts ou de la foudre.



Cheminée octogonale



Blason des de la Villeon

On pense que le manoir des Vergers a été bâti avec les pierres récupérées suite à la destruction du Château de Cobiche, à quelques dizaines de mètres de là, destruction probable suivant celle du Château de Lamballe en 1420 par Jean V, devenu duc de Bretagne depuis 1381. Il est à noter qu'Olivier de la Villéon, au même titre qu'une bonne centaine de chevaliers et nobles bretons, est signataire du traité de Guérande instituant Jean V à ce titre.

Les terres où se trouvait le château de Cobiche appartiennent en 1428 à Olive de l'Argentaye, veuve de Thomas de la Villéon, ce qui nous donne une date approximative de construction entre 1428 et 1444.

Le manoir passe ensuite à Jean de la Villéon, le fils de Jean, qui épouse Jeanne Bertho, dont Pierre de la Villéon, né vers 1536 qui sera le dernier de cette famille aux Vergers.

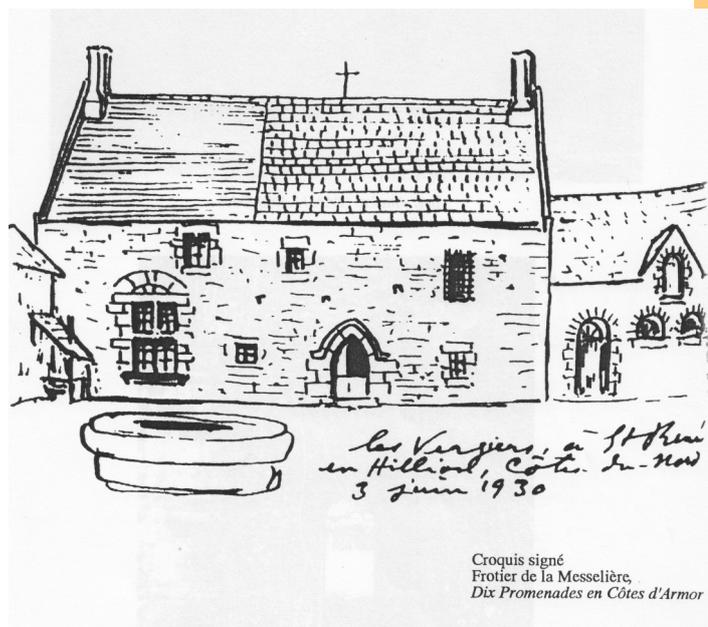
Le manoir passe dans la famille de Bréhant jusqu'au mariage de Jeanne de Bréhant, fille de Claude de Bréhant et Françoise Bouanen 1693 avec Charles d'Andigné de la Chasse qui devient le nouveau propriétaire.

La famille de la Chasse, originaire du Maine et Loire sera peu présente en ces lieux et le manoir deviendra une ferme importante jusqu'au milieu du XXe siècle.



Les Vergers sur le plan terrier de 1785

Précisons que c'est la famille Gautier, originaire de Carsuga, qui va tenir la ferme pendant plus de 150 ans entre 1700 et 1830. Les Gautier se feront même appeler « sieur des Vergers » alors qu'ils n'en sont que fermiers. Ils attestent d'une ascendance noble toutefois grâce au mariage de Rolland Gautier avec Julienne de la Goublaye de Pommeret en 1747. Leur fils Guillaume Gautier aura des fonctions importantes dans les municipalités pendant la période révolutionnaire.



Croquis signé
Frotier de la Messelière,
Dix Promenades en Côtes d'Armor

Le manoir passe à la famille Latimier du Clézieux au milieu du XIXe siècle, puis aux Breil de Pontbriand par le mariage de Louise du Clézieux avec Ferdinand du Breil de Pontbriand en 1853, d'où sera issue Armelle, épouse de Joseph de Méhérenc de St Pierre, d'où Roger, d'où Armelle de St Pierre qui épousera un Hurel du Campart et en sera la propriétaire jusqu'en 1995 .

M ^{re} des Vergers	22 mai 1691	Dame Françoise Baroulatrice de St Pierre épouse de Claude de Breil de Pontbriand	18	90
	13 7 1693	Marie Jeanne de Breil de Pontbriand	16	121
	6 Juin 1691	Marie Jeanne de Breil de Pontbriand	40	2
	22 Juin 1706	Marie Jeanne de Breil de Pontbriand	31	1
	17 15 1712	Marie Jeanne de Breil de Pontbriand épouse de Jean de la Motte de la Motte	15	1

Aveux et hommages du manoir de 1542 à 1778



Le manoir en 1995 avant sa rénovation

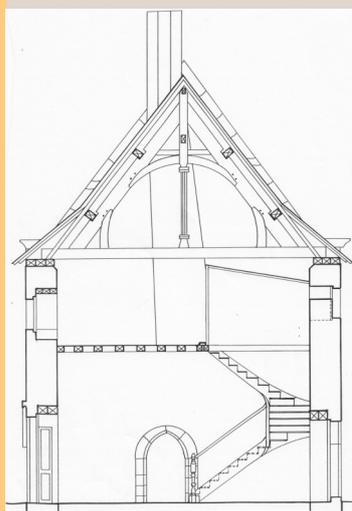
Les derniers fermiers seront la famille de François Delanoé jusqu'en 1956.. Le manoir sera, à partir de cette date, laissé à l'abandon.

Armelle Hurel du Campart vendra la propriété en 1995 à un Mr Martin qui fera les réparations nécessaires et le transformera radicalement pour lui donner son aspect d'antan.

PC

DESCRIPTIF ARCHITECTURAL
(source patrimoine-région Bretagne)

L'ensemble du bâtiment est en granit, brique, pierre de taille et moellons. Le vaisseau est à un étage carré, avec des combles à surcroit. L'élévation extérieure est ordonnancée sans travées. Le toit en ardoise est à longs pans, avec un pignon découvert. Il s'agit d'un manoir de plan rectangulaire allongé, à double orientation. La façade extérieure présente une porte d'entrée en arc brisé à archivolt en retour ainsi qu'une grande fenêtre à appui mouluré, traverse et linteau surmonté d'un arc de décharge. Les encadrements des ouvertures sont chanfreinés. Le logis est flanqué à l'ouest d'un bâtiment en retour



d'équerre, qui servait jadis, en granit et brique, et à l'est d'une ancienne étable mitoyenne surmontée d'un arc à surcroit et d'une grange. Quelques vestiges de fenêtres à meneaux.

Plan en coupe de la charpente en forme de bateau

Jean-Louis Guinard, missionnaire aux Fidji

Jean-Louis Mathurin GUINARD, est né le 24 septembre 1879 à la Ville Jaffray en Hillion

Il est le fils de Louis Guinard et de Jeanne Boutier, employés minotiers au moulin du Clos (en dessous du Bois Visdeloup)

Après ses études primaires à St René, il rejoint le petit Séminaire de Tréguier.

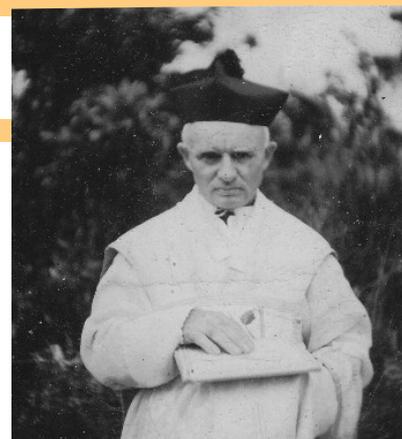
Une rencontre avec les pères maristes le fait opter pour les Missions. A 19 ans en 1895 il entre au noviciat des Maristes de Lyon et quitte la France en 1899, après son service militaire, pour la Nouvelle Zélande.

En 1901 il est envoyé aux Iles Fidji où se déroulera toute sa vie de missionnaire. »

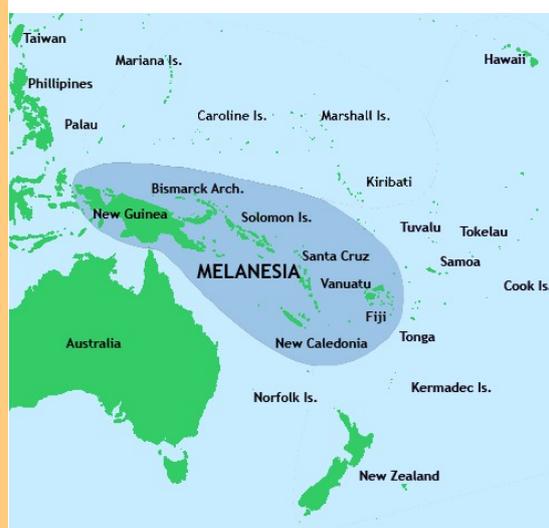
Certains d'entre vous sauront s'y référer, mais ses petits-neveux et arrière-petits-neveux se penchèrent sur le destin de ce grand-oncle du bout du monde. Ce furent d'abord sa lettre-testament de 1960 intitulée *Ma Vie* et quelques autres lettres trouvées dans le grenier de sa sœur Victorine des Ponts Neufs. Les curiosités croisées de la famille amenèrent à retrouver des dizaines de pages d'articles de journaux locaux de Nouvelle-Zélande ou Australie, à les traduire, ainsi qu'à retrouver la trace de ses écrits « *Histoire de Mission pour enfants* ».

Tous ses écrits sont des anecdotes extraordinaires et un creuset inépuisable pour tout ethnologue. De la guérison miraculeuse d'un chef à la réflexion d'un indigène sur la chance de l'épouse d'un chef décédé : « *La femme de **Ro Matanitobua** a bien de la chance que nous soyons catholiques. Ne sait-elle pas cela, que selon nos vieilles coutumes de Namosi, elle aurait été tuée et enterrée avec son mari, ou alors mangée à la fête ? Elle est très hardie d'oser déambuler et de nous parler* ». Et ne parlons pas des jeunes filles qui voulurent tuer une sœur ! La visite à Namosi d'un groupe de séminaristes australiens y devient un vrai « *Koh Lanta* ».

Prêtre, mais aussi bâtisseur d'églises et d'écoles, instituteur, explorateur, ethnologue. Ni la faune ni la flore ne manquent dans ses écrits, ni les rites anciens, les totems, les démons, les journées de marche à pied, à cheval, en bateau, comme une



semaine à cheval et 8 traversées de rivière pour poster une lettre à sa sœur ! Vous n'en aurez ici qu'un pâle aperçu.



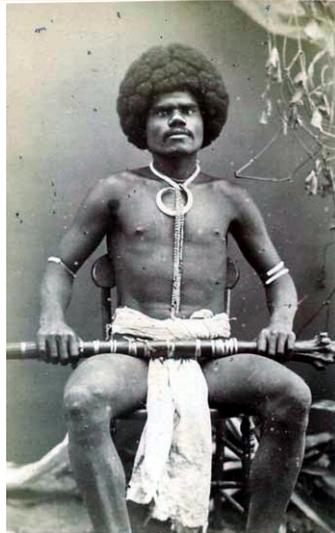
Comme il la confia à ses neveux en 1960, voilà pour les Hillionnais le partage de « sa Vie ».

Suva, 18 octobre 1960
Cher Monsieur le recteur,

Tous ces documents sont disponibles au siège de
HISTOIRE ET PATRIMOINE DE HILLION.

Ma vie

S'il me reste un neveu ou une nièce, veuillez avoir la bonté de lui donner ma lettre et mes photos. Je fis mon noviciat à Sainte Foi, Lyon, un an. A la fin du noviciat, je partis pour la Nouvelle Zélande. Je quittai la France en octobre 1896. Quatre ans de séminaire à Meanee. Monseigneur Redwood de Wellington me donne tous les ordres. Aussitôt prêtre, je vais à Fiji avec Monseigneur Vidal.



Guerrier Fidjien

Peu après mon arrivée à Fiji, Monseigneur Vidal me prit avec lui en tournée de confirmation à Lomeri. Passant devant un village, Mgr fit arrêter le bateau et me dit : "Père, vous voyez ce village, il y a là un grand chef, Ro Matanitobua, un de ceux qui donnèrent Fiji à la Reine Victoria d'Angleterre. Vous voyez ces grandes montagnes, elles sont pleines de sauvages. Chefs et gens sont intraitables. Ni moi ni le gouvernement ne pouvons rien y faire. Ils sont les plus rapprochés de Suva et sont les plus sauvages de Fiji.

Ce sont d'anciens cannibales. Tous, hommes, femmes et enfants ont mangé de la chair humaine".

Très peu de temps après, je reçus une lettre de Monseigneur l'évêque me disant d'aller dans ce village. Le chef était en difficultés avec le Gouvernement et les Wesleyens [église protestante Méthodiste arrivée vers 1880]. Plusieurs chefs inférieurs étaient exilés dans les



Missions des Pères Maristes en Océanie.



L'île des Lépreux (Makogai), Soeurs en tournée de pansements. Archipel des Fidji.

îles. Après 6 mois, ne connaissant que très peu la langue, je fais mon premier voyage chez les indigènes. Je commence par là où les autres finissent ; j'allai à Vusuya. Les pères n'allaient pas plus loin. De Vusuya je m'aventure chez les sauvages des montagnes. On m'arrête deux fois.

La première fois : Je traverse le Waidina, rivière aussi large que de notre maison à la route [50 m], les sauvages qui me voient traverser viennent m'attendre sur le bord. Un homme m'invite à aller manger des taros ; je l'accompagne dans une grande maison. J'étais à peine entré que des hommes entrent par toutes les portes. Ils étaient tous armés de casse-côtes. Ils se démenaient comme des démons, essayaient de disputer. Je ne réponds pas.

Après quelque temps je leur dis : "Vous m'avez appelé pour manger des taros. Où sont les taros ? –C'est vrai, dit quelqu'un". Il dit à une femme d'aller en chercher. Elle m'en apporte deux gros dans une feuille pour assiette et les met devant moi. Je lui dis : "Merci pour les taros, mais ils sont trop gros, impossible de mordre dedans ; apportez-moi un couteau. On m'en apporte un ; je divise un taro et commence à le manger. Tout le monde est étonné de me voir si tranquille.



Habitat fidjien



On me demande : "Où vas-tu ? - Je vais voir votre chef !" On me laisse aller.

La deuxième fois : J'arrive à Nasirotu ; on me mène à la plus grande maison. Deux vieillards assis. L'un, grand bonhomme jaune, l'œil poché, bégayant. Il aperçoit mon fusil. "Oh, le beau fusil, passe-le-moi." L'autre, un beau vieillard aux cheveux blancs, l'air très aimable. Je lui serre la main. Il me renvoie à l'autre en disant : "Voilà le chef." Le chef était occupé avec le fusil, l'ouvrait et le considérait dans toutes ses parties. Il dit : "A quoi bon un fusil sans cartouches ? Donne-moi une cartouche." Je lui en donne une, il la met dans le fusil et va s'asseoir à la porte. Il épaule en disant : "Approche donc." Il abaisse le fusil et jure. Enfin, il tire et dit : "Vite la marmite !". Il avait tué la poule du catéchiste Wesleyen. [souvent en concurrence avec les catholiques dans de nombreux villages].

Le grand chef Ro Rakuita

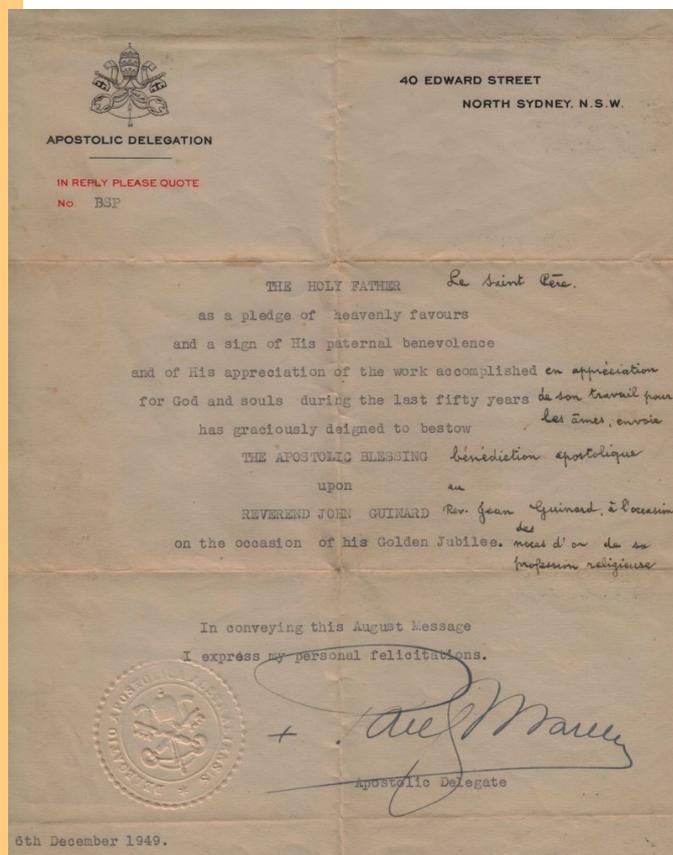
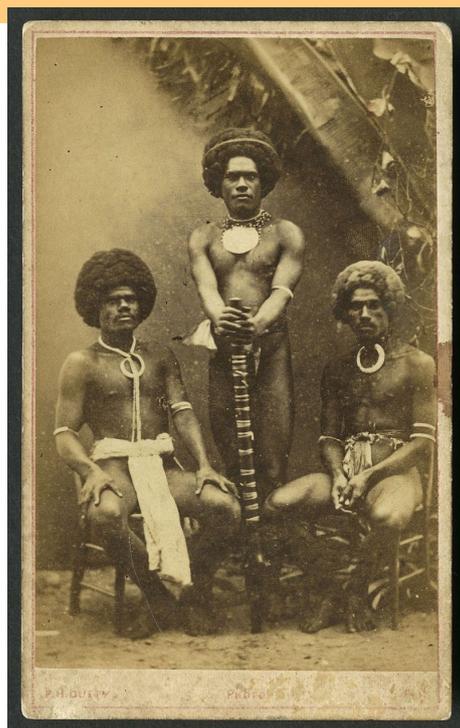
Il était infirme depuis 4 ans. Il ne pouvait pas marcher. Quand il fallait sortir, deux hommes l'aidaient. Deux chefs de Namosi, Peni et Verebalavu et les Pères Rougier et de Marzan s'en allaient de Namosi où ils avaient donné aux gens des livres, des chapelets et des médailles. En arrivant à Nabukaluka, le village de Ro Rakuita, le chef Kerebalava dit aux pères d'aller coucher chez le catéchiste à Vusuya, que lui resterait chez son ami Rakuita et essaierait de le convertir.



Druas fidjiens

Le soir, quand ils furent seuls, Kerebalava dit à Rakuita: "Mes gens viennent de se faire catholiques, tu

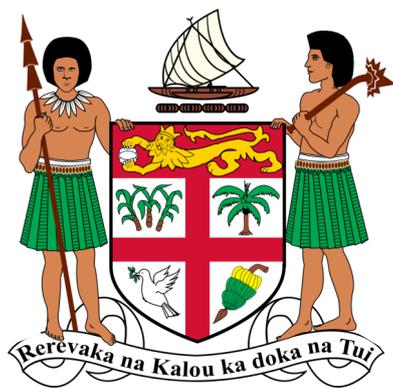
ferais bien de les imiter et de te faire catholique, toi aussi. Nous sommes seuls, personne ne nous entend ; tu es infirme depuis 4 ans ; prends mon chapelet, fais-toi catholique. Si tu es guéri demain, tu le garderas, si tu n'es pas guéri, tu me le rendras, personne n'en saura rien. – Essayons, dit l'autre, et il veut mettre le chapelet à son cou. – Pas si vite, dit Vera, on ne met pas le chapelet à son cou comme une corde au cou d'un chien. Il faut d'abord faire une prière.



Bénédictio apostolique du Pape à J-L. Guinard (1949)

Répète après moi : "Au nom du Père, etc. Dormons maintenant".

Le lendemain, quand Vera s'éveilla, il vit Rakuita qui marchait seul d'un bout de la case à l'autre, sans aide. Il vint au lit de Vera, le frappa en disant : "Mon cousin, je suis guéri." Il appela tous les gens du village et leur dit de se convertir. Ils refusèrent. Furieux, il monta dans sa pirogue et vint à Nasirotu. C'est là que je le trouvai. Les gens de Nasirotu et de Devo se firent catholiques. Convertis, ils voulurent essayer de convertir leurs voisins. J'allai avec eux et Rakuita, le chef guéri nous accompagna. On nous fit grande fête et les gens de Vunagumu se firent catholiques. A mon retour, les gens de Vusuya se convertirent aussi. Tous ces nouveaux catholiques forment aujourd'hui la paroisse de Vanuakula.



Armes des Iles Fidji

De là, la religion s'est répandue à Wainimala et à Benama sur la rivière de Narigatoka: deux nouvelles paroisses où il n'y avait que des païens et des hérétiques Wesleyens auparavant.

Pendant mon second noviciat, Monseigneur Vidal et le chef décidèrent de mettre un père dans les montagnes. A mon retour, Monseigneur me mena à Namosi choisir un emplacement pour la nouvelle station. Les gens ne furent pas avertis et ils n'avaient rien préparé. Monseigneur me mena sur une colline, là où le Frère Casimir est maintenant enterré, et se met à considérer le paysage. Il me dit : "Vous voyez ces beaux arbres sur cette montagne ? – Je les vois, Monseigneur. – Regardez sur cette autre montagne d'autres beaux arbres, eh bien vous avez tout ce qu'il vous faut. Le frère Casimir viendra vous aider. Coupez les arbres. Je vous donnerai une scie électrique. Avec ces beaux arbres vous ferez des planches et bâtirez des maisons". C'est ce qu'on a fait.

A mon arrivée à Namosi, il n'y avait pas de maison. Je me trouvai dans la cour sur l'herbe. Je me réfugiai dans une cabane ; les gens l'avaient construite en une journée et une nuit ; elle n'avait ni porte ni fenêtre. Je descendis à Navua avec Monseigneur.

Tout en causant je lui dis : "Monseigneur, je sais qu'en pays de mission les évêques ont de très grands pouvoirs, mais comment faites-vous pour ouvrir une maison qui n'a ni porte ni fenêtre ? "

Il venait de bénir très solennellement ma maison église : on nomme ça ouvrir l'église.

On a fait 3 fêtes en mon honneur. Après 25 ans de mission, on célébra mes noces d'argent. Cérémonie très simple : on tua des poules et ouvrit une bouteille de vin.

La 2ème, noces d'or après 50 ans de mission. Un peu plus solennelle que la première, on tua un cochon gras.

La 3ème, noces de diamant après 60 ans. Belle fête. La maison était pleine de prêtres : maristes, lazaristes, et même un jésuite.

Le plus vieux père mort à Fiji avait 87 ans. J'ai commencé ma 60ème année à Fiji, ma 85ème d'âge. Je suis donc prêt de mourir. Demandez donc au bon Dieu, pour moi la grâce d'une sainte mort.

Quand je fis ma première communion, Monsieur Paul Viet était recteur à Saint René, Yves Le Rouillé vicaire. C'est grâce à eux que je suis prêtre.

Votre tout dévoué en J.M.J.

J.L. Guinard, s.m.

Octobre 1960 - Suva, Fidji

A Fidji il fait chaud. Nous mettons la soutane pour la messe. Le reste du jour nous sommes en pantalon et chemise. Pères et sœurs sont en blanc.



Jean-Louis Guinard à la fin de sa vie

Le Père Guinard est décédé le 2 février 1961.

Ses obsèques furent triomphales. Il était tant aimé et admiré. Parti de France en 1899, il n'y était jamais revenu. Mais il avait entretenu une correspondance suivie avec sa sœur Victorine.

Jean Guinard

Jean Pascal, terre-neuvas de Hillion et le naufrage du Croisine



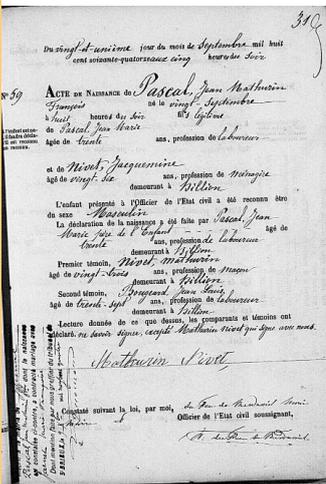
Les terre-neuvas sont les pêcheurs qui, du XVI^e siècle au XX^e siècle, partaient chaque année des côtes européennes pour pêcher la morue sur les grands Bancs de Terre-Neuve, au large du Canada. Nombreux furent les marins bretons qui étaient engagés dans ces métiers, et les communes de Hillion et de Languieux fournirent un grand nombre de ces pêcheurs aventuriers.

En octobre 1918, alors que la grande guerre est presque terminée, un épisode tragique va concerner un marin terre-neuvas de Hillion, Jean Pascal.

Celui-ci est né le 20 septembre 1874 à Hillion, fils de Jean Marie Pascal et Jacquemine Nivet. Son père est un enfant de l'assistance et sa mère est la fille d'un maçon. Il va se marier à Yffiniac en 1904 avec Marie Françoise Jarnet. Il exerce à cette époque la profession de marin.

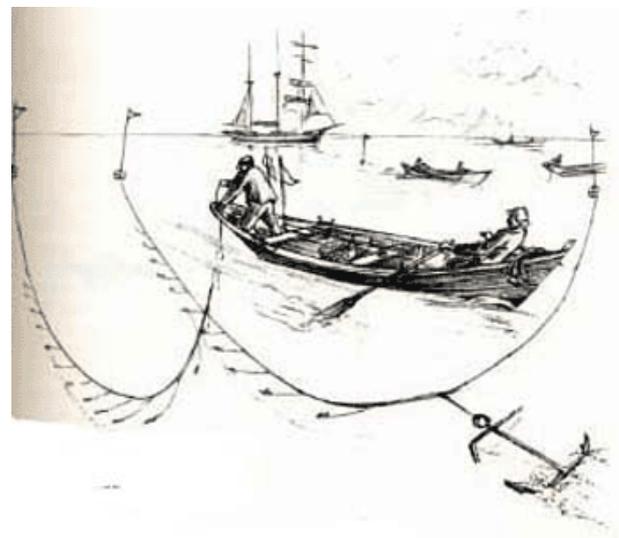
Il n'est pas enrôlé en 1914 en tant que marin du commerce.

Il est engagé comme patron de doris en mars 1918 sur



le trois-mâts goélette « le Croisine » qui avait été construit en 1904 par la société anonyme dite « Société des chantiers et constructions navales de Saint-Malo ». Il était la propriété de l'armement Félix Nicolardot, de Saint-Malo.

Un doris est une petite embarcation de deux hommes, un patron et un homme d'avant. L'origine du mot n'est pas vraiment définie. Le nom *doris* proviendrait du



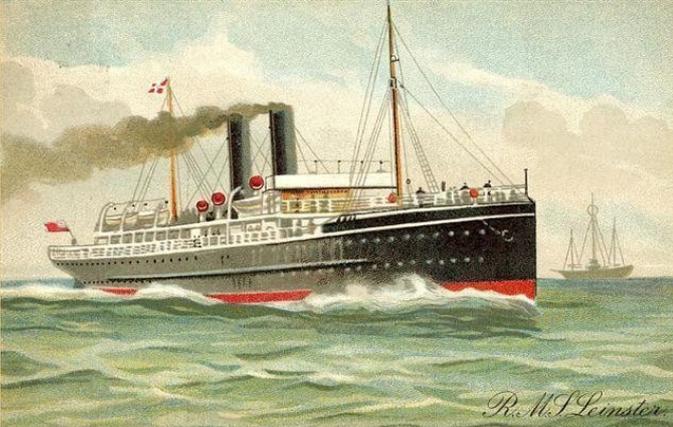
prénom de la femme de l'architecte canadien qui a conçu cette embarcation, d'autres sources parlent du nom de dory donné à cette embarcation par des pêcheurs ou viendrait du nom du fleuve Douro (au Portugal) . Il a été largement utilisé pour la pêche à la morue jusqu'au début du XX^e siècle.

Le "Croisine" quitte Saint-Malo le 26 mars à destination de Lisbonne pour y charger le sel. Il appareille du Portugal le 30 avril pour les Bancs. A la fin septembre le "Croisine" a dans ses cales 337.640 morues et prend le chemin du retour au pays.

Le 25 septembre un convoi de douze navires, transportant 20.000 hommes pour la bataille des



Flandres, quitte New-York à destination de Liverpool. Le paquebot "Otranto", réquisitionné comme navire-hôpital, fait partie de ce convoi.



Le paquebot « Otranto »

Le 1er octobre, l' Otranto aborde le Croisine et lui inflige une voie d'eau fatale. Mais les 36 marins peuvent s'embarquer sur le paquebot. Davidson, le capitaine de l'Otranto, fait couler le Croisine, avec le fruit des 6 mois de pêche.

Six matelots sont toutefois portés disparus dont Jean Pascal et le capitaine Jules Lehoerff de Cancale.

Le 6 octobre, l'Otranto entre en collision avec le HMS Kashmir, un autre paquebot destiné au transport de troupes, en raison de la mauvaise visibilité dans les mers agitées entre la côte Nord-Est de l'Irlande et les îles occidentales de l'Écosse. L'Otranto est perforé sur le côté bâbord à l'avant et, dans la forte houle, commence à gîter. Le navire frappe alors des récifs. Assailli par les puissantes vagues qui martèlent sans cesse le bateau contre les rochers, l'Otranto se brise et coule avec 431 hommes à son bord (351 soldats américains et 80 membres d'équipage britanniques). Un certain nombre d'Américains et de membres d'équipage sont sauvés par un escorteur de convoi, le HMS Mounsey, et sont emmenés à Belfast, en Irlande. Beaucoup de survivants sont hospitalisés là jusqu'à un éventuel transfert vers l'Angleterre. Probablement aucun des survivants n'a pu combattre pendant la Grande Guerre puisque celle-ci se termine peu après le 11 novembre 1918.

A bord du Mounsey, François VIGERON, second du Croisine, établit le rapport pour l'Etat Civil : " Ce jour-d'hui, le 6 du mois d'octobre 1918 à 9 heures du soir, étant à la mer sur le destroyer britannique sous la côte d'Irlande, se rendant à Belfast.

Des survivants de l' « Otranto » au Havre

Notre correspondant au Havre télégraphie que le second capitaine et 29 marins du terre-neuvien malouin *Crosine* sont arrivés dans ce port. Leur bateau, parti en mars dernier, avait été coulé par abordage dans l'Atlantique, alors qu'il se rendait à Bordeaux; les naufragés furent recueillis par l'*Otranto*, dont la destruction par collision avec le *Kashmir* était annoncée hier. Nos marins ont été, pour la seconde fois, secourus en mer; le destroyer *Mounsey* les amena dans un port anglais, d'où ils furent dirigés sur le Havre.

[La *Crosine* était un trois-mâts goélette de 364 tonnes, appartenant à M. Nicolardot, de Saint-Malo.]

Par devant nous, Vigneron François second capitaine du "Crosine", appelé dans l'ordre du service à remplacer Jules Lehoërff, Capitaine du "Crosine", qui est disparu en mer.

Agissant en vertu de l'acte 87 du Code Civil, ont comparu les nommés Sorre Albert, maître et Lemeur Jean, matelot, lesquels ont déclaré

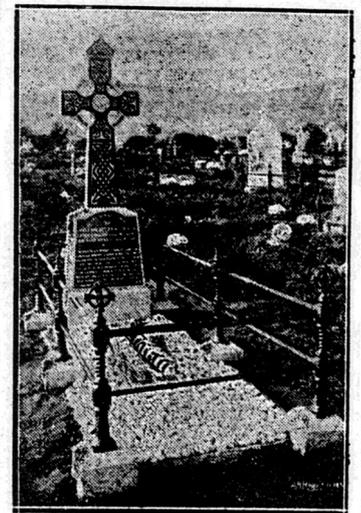
que : Jules LEHOERFF, capitaine, né à Cancale ; Jean-Marie RONVAL, matelot, né à St-Méloir ; Jean PASCAL, matelot, né à Hillion ; Alfred LADIRE, matelot, né à St-Valéry en Caux ; Ange RIOU, novice, né à Cancale ; Marcel GALLE, matelot, né à St-Servan, ont disparu, aujourd'hui à 11h30 du matin, ..."

Beaucoup d'entre les morts sont enterrés dans le cimetière de la ville de Belfast. Quelques marins survivants du premier naufrage vont disparaître dans ce second, dont Jean Marie Bougeard, 17 ans de Languieux, dont le père Louis Bougeard portait le surnom de « Petit Marin » et qui survécut à cette catastrophe ainsi que Jules Saintilan de Languieux.

PC

A LA MÉMOIRE DE TROIS MARINS BRETONS

BELFAST, 15 novembre. (D'un correspondant) — Malgré les préoccupations de la lutte qu'ils soutiennent avec leurs compatriotes du Sud, les Irlandais de l'Ulster, fidèles à la Grande-Bretagne, le sont aussi aux liens que la guerre a noués entre leur pays et la France. Ils l'ont montré ces jours-derniers en inaugurant en grande cérémonie un monument à la mémoire de trois marins français morts à Belfast à la fin de la guerre.



En octobre 1918, la barquentine *La Croisine*, qui faisait partie d'un convoi revenant de Terre-Neuve, fut coulée par un sous-marin allemand; quelques survivants furent sauvés par le vapeur anglais *Otranto*, qui, 24 heures après, fit également naufrage sur la côte irlandaise. Les rescapés furent recueillis à Belfast, mais trois d'entre eux, appartenant à l'équipage de *La Croisine*, moururent à l'hôpital. C'est à ces trois victimes, originaires de Saint-Malo et de Cancale, que fut élevé le monument dont nous donnons la photographie.

C'est grâce aux efforts de Mme Dods et de Miss Silcock qu'une souscription fut lancée qui permit de couvrir les frais. Le Memorial, inauguré par le lord-maire de Belfast, sir William Coates, porte les noms des trois victimes :

Guillaume DENIER, 32 ans,
Louis CHOLOU, 16 ans,
Jean-Marie BOUGEARD, 16 ans.

que suit cette phrase :

Ce mémorial a été érigé par des amis de la France

Les lavandières de Hillion

« Et frappe... et frappe avec ton battoir... »

C'était en 1955 et Luis Mariano chantait allégrement « les lavandières du Portugal » et « leurs épaules au teint frais ». Mais à Hillion, cette année-là, elles n'étaient plus que deux ou trois, des femmes souvent âgées, à exercer ce dur métier autour du lavoir public de Fontreven.

Nicole Levé, se souvient de sa tante, « Tante Julie », une personnalité bien connue alors dans le bourg, qu'elle a vue à l'œuvre de 1956 à 1962, année de sa retraite.



Témoignage de Nicole Levé de Lermot sur les dernières lavandières du bourg d'Hillion

« Ma tante était née Julie Benoit en 1898 à Hillion. Mais elle s'était mariée en 1919 à Jean-Baptiste Faucon et tout le monde la connaissait sous le nom de Julie Faucon. Dès huit heures du matin, elle était prête, avec sa large jupe noire sur un jupon de laine et un jupon de coton (épaisseurs qui protégeaient un peu les genoux), son tablier bleu dont elle avait rejeté, d'un geste sec et précis, les bretelles pour les croiser et les boutonner dans le dos, son fichu de crêpe noir noué sous le menton. Hiver comme été, elle partait à pied et en sabots de bois doublés de chaussons de feutre chez ses clients avec sa «berouette» (brouette) pour collecter le linge à laver. Puis direction le lavoir où elle faisait bouillir le blanc dans ses grandes lessiveuses chauffées au bois, puis plus tard à l'aide des bouteilles de gaz. Elles étaient deux ou trois femmes abritées du vent par quelques tôles, agenouillées sur de la paille dans leur « boîte à laver », armées d'un battoir et de brosses, à frotter les tabliers et les draps. Moi, quand je l'accompagnais, j'avais une douzaine d'années, elle me confiait les mouchoirs...berk....

Quand il faisait beau, elle étendait le linge dans les champs alentour. Sinon, elle remontait en soufflant les cinq cents mètres de chemin caillouteux et raide avec le linge mouillé et l'étendait sur les cordes à linge des familles où elle le reprenait ensuite le lendemain pour le



Julie Benoit

repasser. Le fer était chauffé à l'origine avec des braises, mais quand je suis venue vivre chez ma tante, elle le chauffait sur des foyers électriques ou des fourneaux.

Elle arrivait à vivre avec entre dix et trente clients. C'étaient surtout des commerçants du bourg qui n'avaient pas le temps de s'occuper du lavage du linge. Il y avait aussi des familles nombreuses avec beaucoup d'enfants.

Le vendredi ou le samedi c'était le jour de lavage du lavoir : elle le vidait entièrement pour le récupérer à fond. Ma Tante Julie était une maîtresse femme qui ne s'en laissait pas compter et régnait en reine sur son lavoir et ses grandes lessiveuses noires, parce que couvertes de suie, bien alignées le long du chemin. Les enfants n'avaient pas le droit de s'approcher et plusieurs avaient un peu peur car, même si elle était plutôt petite, elle avait langue agile.

Jamais je ne l'ai entendue se plaindre de ce travail pourtant dur. Son instrument indispensable était sa « berouette », toute en bois y compris la roue, mais sans rebords, pour pouvoir y étendre les draps sans les plier. Elle était lourde à pousser dans la côte caillouteuse de Fontreven, chargée comme elle l'était d'une pile de linge mouillé.

Elle a pris sa retraite en 1962 et est morte en janvier 1964. Les machines à laver se répandaient au moment où l'eau courante arrivait à Hillion. Je me souviens que les premières machines à laver devaient être chauffées par du gaz en bouteille...

Une page se tournait. »

Chaque hameau avait alors son lavoir public et gratuit. Ils étaient placés près d'une source comme à Fontreven, Saint-Guimond ou Lermot ou en aval d'un petit ruisseau comme à l'Hôtellerie, le Crapon ou la Grand-

ville. Dans les années cinquante de nombreux particuliers étaient équipés d'un petit lavoir à double bac en ciment alimenté par une pompe à bras en sus des lessiveuses présentes dans toutes les familles depuis la fin de la première guerre mondiale.



L'inventeur de la lessiveuse s'appelle François Proust né au logis de La Payre, à Teillé dans les Deux-Sèvres. (brevet de 1856) . Il fabrique ses lessiveuses dans un atelier à Paris et les expose pour la première fois lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1889. La lessiveuse sort en 1870 mais est surtout commercialisée à partir de 1880

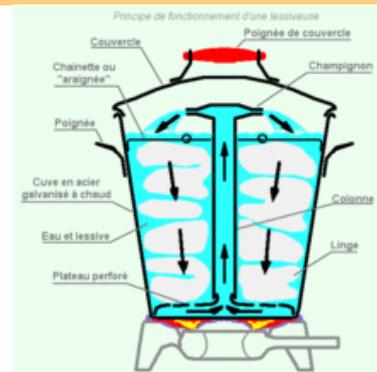
Modèles

La lessiveuse haute était la plus fréquente (plus haute que large), mais il existait aussi des lessiveuses basses (moins hautes que larges). Cinq tailles étaient fabriquées, de capacité 28 à 87 litres.



Principe de fonctionnement.

La lessiveuse a pour origine un cuvier à projection, où la lessive bouillante est mise en mouvement par la pression à vapeur d'une ébullition dite simple, procédé mis



au point au début du XIXe siècle par Widmer pour les toiles de la manufacture de Jouy.

L'eau est portée à ébullition par un fourneau ou un foyer, sur lequel repose la lessiveuse.

Le linge sale est disposé dans la cuve de la lessiveuse, protégé de la trop grande chaleur par le double fond perforé et surélevé, autour d'un tube central creux, appelé cheminée ou colonne, terminé par un capuchon percé de trous, le champignon.

L'eau bouillante remonte depuis le double fond dans la cheminée jusqu'au champignon, poussée par la vapeur produite par l'ébullition. Le champignon percé d'orifices arrose toute la surface du linge d'eau bouillante et de lessive (solution alcaline). L'eau redescend en traversant le linge et retombe au fond pour remonter à nouveau.

Un disque grillagé ou un anneau muni de quelques crochets (chainette ou "araignée") est fixé au-dessus du linge pour empêcher le champignon de se soulever lors de l'ébullition.

Après une heure et demie à deux heures d'ébullition, le linge est blanchi et stérilisé. Une fois bouilli, le linge est relativement propre et brûlant. Il est retiré de la lessiveuse avec un gros bâton, car il est trop chaud pour les mains.

JFLM/DB



La Métairie de Lermot

La maison et métairie de Lermot, dépendante du fief des Marais, était propriété en 1700 de Jacques Duval, sieur de Lermot, conseiller du Roi et son lieutenant à Saint-Brieuc, qui la vendit ensuite à Jeanne Hinault, veuve de Jean Ruffelet, pour la somme de 2.200 livres.



Cadastré de 1787

Ces renseignements publiés dans les cahiers de l'OGEC d'après les recherches effectuées par l'Abbé Amicel dans « l'Histoire d'Hillion à travers les âges » nous permettent de mieux comprendre les origines de cette propriété et sa transmission par héritage à un certain Abbé RUFFELET comme en témoigne le terrier de Penthièvre de 1787 (cf. plan ci-dessus). En effet, il apparaît qu'avant 1700 elle dépendait de la Seigneurie des Mareix "Fief de la Vieille Tenue" puis est devenue la propriété d'un Sieur Jacques DUVAL Conseiller du Roi (conseiller municipal?) et Lieutenant du Roi à Saint-Brieuc (délégué de canton ou conseiller général ?) au minimum jusqu'en 1738 puisqu'elle apparaît dans l'aveu de 1738 (Table des applications ci-dessous N° 512 page 31).

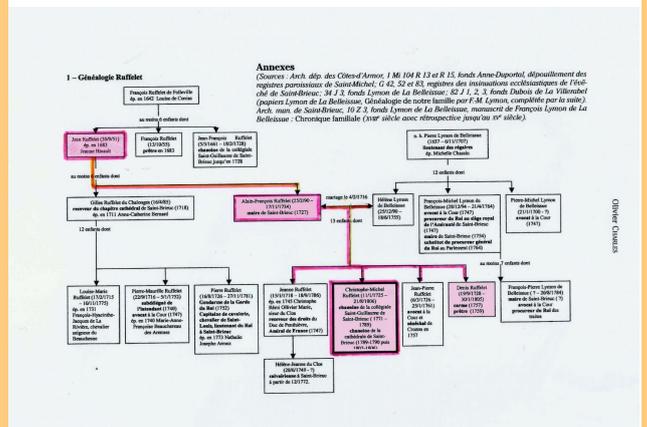
Ensuite, elle fut vendue à Madame Jeanne HINAULT veuve de Jean RUFFELET quelques années après 1738;

Il n'a pas été difficile d'identifier par recherches sur internet la famille RUFFELET du fait de la renommée du chanoine et de la découverte de son arbre généalogique (voir le tableau). Voici ce qui est écrit à son propos:

Après Caylus vient l'abbé Ruffe-



let, homme savant, qui a fait beaucoup de recherches « historiques sur la Bretagne. Dans un petit ouvrage qu'il publia en 1771 sous le titre d'Annales « Briochines ».



Au regard du plan terrier de Penthièvre de 1787 mentionnant l'Abbé RUFFELET de Saint-Brieuc comme étant le propriétaire de la métairie de Lermot, cet arbre généalogique des Ruffelet nous donne la réponse.

L'Abbé en question n'est autre qu'un petit fils de la Veuve Jeanne Hinault soit Christophe-Michel, le Chanoine de la cathédrale de Saint-Brieuc (1725-1806) soit son frère Denis, carme et prêtre (1728-1805). Il s'agit sans doute du plus connu le premier nommé, l'appellation «abbé» pouvant être appliquée à l'un ou à l'autre par les géographes ayant travaillé sur le plan terrier de Penthièvre. Que le propriétaire fut Christophe ou Denis n'a que peu d'importance la métairie était bien, après sa vente par le sieur DUVAL de Lermot, dans la famille Ruffelet.

Si l'on s'interroge sur ce qui a conduit à l'achat de la propriété par Jeanne Hinault on peut raisonnablement penser qu'il s'agissait d'un investissement après la mort de son mari Jean RUFFELET

comme cela se pratiquait à cette époque où les placements en bourse n'existaient pas. Pourquoi la vente à cette personne plutôt qu'à une autre, il faut faire la relation de la fonction exercée par le sieur DUVAL dans l'administration de Saint-Brieuc (lieutenant du Roi) où les Ruffelet étaient fortement implantés, le père du chanoine étant devenu maire en 1727, donc ils se connaissaient.

Voilà l'explication intéressante que l'on peut retenir sur l'appartenance de ce bien pendant une période d'à peu près un siècle 1700 à 1800. Un jour peut-être pourra-t-on en savoir plus sur les propriétaires successifs.

La métairie était composée de la maison avec quelques dépendances et terrains dont la Prée attenante d'un demi-hectare (voir le plan), la maison étant le bâtiment le plus ancien.



A l'origine le bâtiment en retour à l'ouest n'existait pas (photo de 1960)
la cheminée en pierre a dû être abattue en 1958



La vieille cuisine à l'ouest



Le four à pain et le puits à l'Est

SA RESTAURATION EN 1973

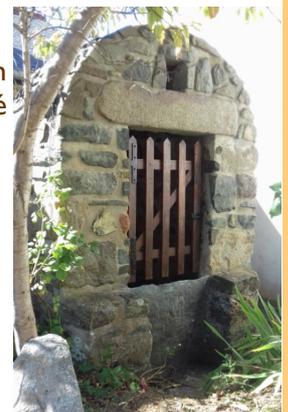
On peut penser qu'à son origine elle était recouverte d'un toit de chaume

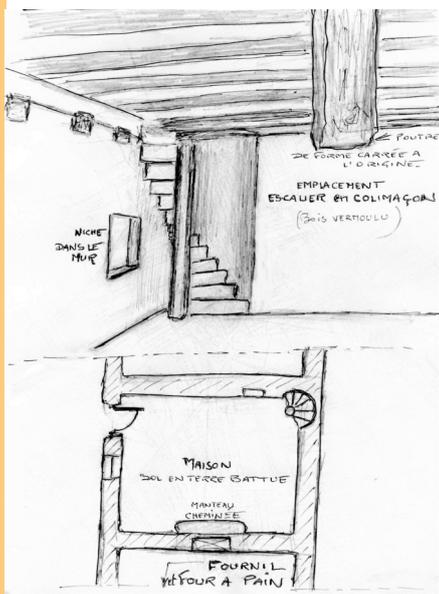
Les travaux de restauration (façade, toiture et distribution intérieure) effectués en 1973 ont confirmé l'ancienneté de cette construction. L'aspect des cheminées, l'épaisseur des murs montés en argile, les éléments de la charpente: fermes et gros chevrons en chêne sciés à la main, travaillés à la hache, bas de toit en coyaux faisant office de gouttières. La conception du plancher fait d'argile sur petits bois enroulés de jonc et posés à cheval sur les lambourdes justifie son classement entre les 14^{ème} et 16^{ème} siècles. De cette époque il ne subsiste que le mur de derrière, les pignons et une partie de la façade cachée sous l'enduit de ciment pour l'essentiel. Son état de délabrement ne permettait pas de conserver le mur de façade en pierres. Seul l'encadrement de la porte d'entrée fut réemployé à l'intérieur.



Réemploi de la porte à l'intérieur

Le puits d'en haut restauré



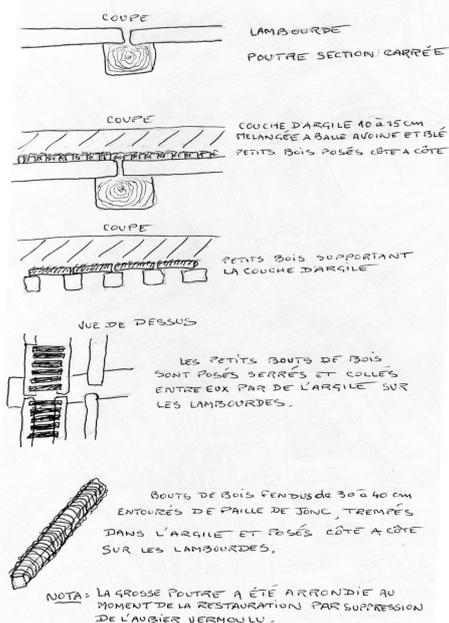


Intérieur avec escalier en colimaçon et ancien plafond avec poutre de section carrée et lambourdes d'origine. Elles ont été réutilisées dans le plafond actuel.



La partie de la poutre vermoulée a été enlevée lui donnant cette forme ronde actuelle.

L'ANCIEN PLAFOND



Arrière de la maison



Vue croisement routes St Guimond – Fonteneau



Vue sur route de St Guimond années 1960



Etat actuel

Au siècle dernier et peut-être avant, pour mieux situer les lieux dans le village ancien, on trouvait : “le Haut des Rues” à l’endroit de l’ancienne auberge, la Cour d’en Bas et la Cour d’en Haut . L’emplacement de la maison se trouvant à la demi-hauteur entre ces deux cours fut appelé “La Dehaut” soit DEmi HAUT (en patois “La Déaôt”). FB

Ecole publique de Saint-René - 1970

4e rang (en haut) : Pascal BENOIT, Patrick LE NAOUR, Nelly MENIER, Pascal RENAULT, X. LE MEE, Patrick TARDIVEL, Pascal GUYOT, Bruno CHANOINE, Yannick LERAY, Daniel MENIER

3e rang : Jean-Louis CHANOINE, X. BOUGEARD, Nicole BOULAIRE, Jean-Yves GUYOMARD, Florence COUAPALT, Michel LESAGE, Bernard ANDRIEUX, Philippe GAUBERT, Patricia GUYOT, Martine BOULAIRE, Jean-Pierre HEURTEL

2e rang : Marie-Rose LE NAOUR, Jean François LEVEQUE, Robert ABBE, Patrick SOHIER, Yannick GAUBERT, Régine MENIER, Christine ANDRIEUX, Véronique BOULAIRE, Chantal TARDIVEL, Jean Michel LEMEE, Geneviève BENOIT, Etienne LERAY

1er rang (en bas) : José X, Marylène MENIER, Patrick DENIAUX, Loïc DENIAUX, Nadine DENIAUX, Daniel TARDIVEL, Pascal EVEN, Patrick LERAY

Enseignants : Jacques et Yvonne JAN

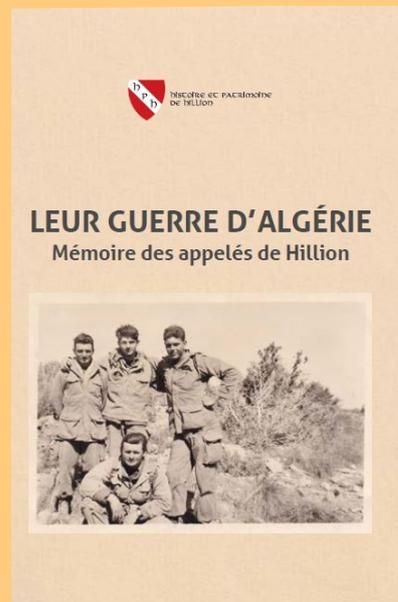


Sortie du livre : Leur Guerre d'Algérie, mémoires des appelés de Hillion

Un nouveau livre a été écrit et édité sous l'égide de l'association en décembre 2020. Il a 310 pages et est abondamment illustré.

Lorsqu'il était adjoint au maire de Hillion, Alain Lafrogne, son auteur, a eu l'occasion de côtoyer les anciens de la Guerre d'Algérie. Étonné de constater qu'ils ne savaient rien de ce qu'avaient fait leurs camarades au cours de cette guerre et qu'ils n'avaient pratiquement rien dit à leurs proches, il leur a proposé de recueillir leurs témoignages. Certains ont immédiatement adhéré à ce projet, d'autres se sont montrés réticents, voire fermés à toute évocation de ce qu'ils avaient vécu. Le long travail de collectage a duré près de quatre années.

Quatre-vingt-dix-huit appelés ou engagés natifs de Hillion ou habitant la commune ont été recensés. Vingt-neuf témoignages ont été collectés, récits parfois drôles, souvent terribles, toujours émouvants. Ils expriment avec des mots de tous les jours leur parcours pendant cette période. Ils n'omettent rien des exactions commises par les deux camps. Même leurs silences, figés par la bande magnétique, sont chargés d'amertume et gonflés d'affliction. Parfois, leur quotidien fait naître une espérance.



Dédicaces à l'Espace Palante

Le livre se décompose en deux parties : la première fait la chronologie de cette guerre, de façon neutre, en s'appuyant sur la mémoire des narrateurs concernant ces événements, mettant en perspective leur parcours dans le déroulement de la guerre, la seconde délivre la totalité des témoignages recueillis. La diversité de ces témoignages reflète bien les parcours de ces jeunes de vingt ans plongés brutalement dans la guerre. Ils auraient pu l'être par des appelés de toutes les régions de France qui peuvent s'y reconnaître.

Le dévouement et le sacrifice de ces garçons partis à l'aventure sans rien connaître du terrain qui les attendait

transparaît dans leurs mots. Il était temps de leur rendre hommage et de faire connaître la réalité de leur expérience et de leurs blessures, l'émotion de leur mémoire encore vive.

Aujourd'hui, leur parole, hier perdue dans le temps, est écrite.

Alain Lafrogne, ingénieur de formation, a œuvré de nombreuses années en Tunisie et en Algérie. Il est depuis 2014 le Président de Histoire de Patrimoine de Hillion.

Nous contacter :

Patrick Chanot 0296322964

patrick.chanot@wanadoo.fr

Alain Lafrogne 0296323852

hph.hillion@gmail.com

<http://www.histoire-patrimoine-hillion.fr/>